

David HOMEL, Sherry SIMON, éd. (1988) : *Mapping Literature: The Art and Politics of Translation*, Montréal, Véhicule Press, 125 p.

Kathy MEZEI (1988) : *Bibliographie de la critique des traductions littéraires anglaises et françaises au Canada*, Cahiers de traductologie 7, Presses universitaires d'Ottawa, Fédération canadienne des études humaines

Catherine Mavrikakis

Volume 35, numéro 2, juin 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/003606ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/003606ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (imprimé)

1492-1421 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mavrikakis, C. (1990). Compte rendu de [David HOMEL, Sherry SIMON, éd. (1988) : *Mapping Literature: The Art and Politics of Translation*, Montréal, Véhicule Press, 125 p. / Kathy MEZEI (1988) : *Bibliographie de la critique des traductions littéraires anglaises et françaises au Canada*, Cahiers de traductologie 7, Presses universitaires d'Ottawa, Fédération canadienne des études humaines]. *Meta*, 35(2), 442–444. <https://doi.org/10.7202/003606ar>

■ David HOMEL, Sherry SIMON, ed. (1988): *Mapping Literature: The Art and Politics of Translation*, Montréal, Véhicule Press, 125 p.

Les liens entre la traduction et l'avènement culturel et littéraire d'une nation semblent très manifestes. On a trop souvent vite fait de dire que c'est grâce à la traduction d'œuvres locales qu'un pays peut connaître un rayonnement culturel international. La traduction devient alors un simple outil de communication et de bonne entente entre les différentes cultures, et on ne cesse d'oublier qu'elle est avant tout le processus d'une affirmation linguistique, nationale ou politique: l'épreuve de l'étranger fonctionne ici

comme l'opération même d'une identité culturelle propre. La traduction littéraire n'échappe pas à cette méconnaissance d'elle-même. Si elle est prompte à avouer les rapports qu'elle entretient avec l'établissement d'une image nationale, elle tente de s'effacer comme force au cœur même de toute pratique d'écriture ou de lecture. Or c'est précisément à la traduction littéraire dans sa double contrainte, dans son désir de fonder une identité culturelle et dans son intérêt à promouvoir une pensée de l'acte d'écrire, que se sont intéressés les participants à une conférence intitulée «*Literary Translation and Literary Identity*». De cette conférence, il ne resterait que des articles publiés de façon éparse, si deux de ses principaux organisateurs, David Homel et Sherry Simon, n'avaient décidé de rassembler dans un livre trois jours intenses de pensée sur la traduction littéraire.

Mapping Literature, comme recueil d'interventions d'écrivains et de traducteurs venus du monde entier, constitue d'avance un bon moyen de «tâter le pouls» du statut de la traduction littéraire à un niveau international. Mais l'originalité de ce regroupement de paroles ne tient pas tant à sa diversité et à son cosmopolitisme, qu'au choix des pays représentés lors de cette conférence sur la traduction. En effet, l'accent ici n'est pas mis sur les pays qui peuvent jouir d'un certain impérialisme culturel, mais bien sur des nations telles la Finlande, la Hongrie, la Yougoslavie et même la Chine où la traduction historiquement ne va pas de soi et ne fait pas partie de l'image nationale, comme cela serait le cas au Canada. La bataille entre les «petites et les grandes» cultures fut d'ailleurs largement examinée lors de la conférence et l'on peut très vite constater la vitalité des petites cultures tant au niveau de la traduction que de la littérature. On est alors en droit de se demander s'il ne serait pas intéressant d'étudier plus avant les liens qui existeraient de nos jours entre des «pays traducteurs» et des «pays littéraires», afin de voir si précisément ces deux catégories de nations ne formeraient pas un important sous-ensemble commun. Cette question est d'ailleurs soulevée sur un plan individuel et non plus national par Robert Melançon, poète critique et traducteur :

Translating is taking something that someone else has written and making it one's own. It is seeking new resources, trying to increase one's register, to get away from the usual forms and themes by reproducing another's. This explains, I believe, why so many modern poets have become translators¹.

Melançon poursuit : «*Perhaps a translation is the only sort of criticism a poem calls for.*»² Ainsi modernité littéraire, traduction et critique se trouveraient indissociablement imbriquées, et l'écrivain moderne ne pourrait-il pas se confondre avec le traducteur ou le critique théoricien de la littérature ? Or, si des questions aussi importantes sont soulevées, lors d'une conférence internationale elles ne peuvent être développées, les participants devant limiter leurs discours afin de laisser la place à la discussion où les idées sur la traduction littéraire foisonnent, mais ne peuvent être examinées en profondeur. *Mapping Literature* en ce sens constitue les germes d'une réflexion et trace pour nous les pistes sur lesquelles la tâche nous incombe de nous aventurer. Par exemple, lorsqu'un participant demandera : «*Is the style of the original necessarily the style of the translation ?*»³, c'est toute la question de l'essence d'un texte littéraire, d'un poème qui est ici posée et le problème du choix politique et social, fait par une société qui traduit des œuvres étrangères ou qui se traduit vers l'étranger, apparaît ici entier. Si l'on traduit un poème, dans une autre langue, sera-t-il encore un poème dans la langue d'arrivée, et peut-on réduire la littérature à un je-ne-sais-quoi intraduisible ou encore à une forme qui s'adapterait suivant la langue utilisée ? Or c'est la traduction et souvent elle seule qui permet à la littérature de s'interroger avec autant d'audace et d'acuité. Lorsque les traducteurs pour la scène théâtrale parlent dans *Mapping Literature* du travail spécifique de la traduction d'une écriture qui deviendra orale, on sent combien se dessine l'idée d'une spécificité de

l'écriture théâtrale que la littérature n'a pas encore réussi à cerner et que la traduction renouvelle de façon exemplaire. La traduction ainsi pensée comme révélateur des problèmes inclus dans l'original se situerait dans la ligne d'une réflexion proche de celle que Walter Benjamin a mise en place dans «La tâche du traducteur⁴».

Comment la littérature canadienne-française ou anglaise est-elle perçue dans le monde? Quelles sont les raisons qui poussent un peuple à traduire une littérature étrangère plutôt qu'une autre? Quel est le statut légal et financier de la traduction dans le monde? Peut-on distinguer par là-même la traduction des arts? Quel est l'impact de la traduction quant à l'émergence d'une pensée sociale et théorique dissidente telle que le fut le féminisme? Telles seraient les questions que la conférence sur la traduction littéraire aura posées sans ambiguïté et de façon qu'elles ne puissent plus être reléguées au rang de problèmes secondaires. Cette conférence internationale était une façon pour chaque participant de regarder sa littérature et son expérience de traducteur à travers les yeux de l'étranger, afin peut-être de retrouver une essence particulière à l'opération traduisante, essence qui serait au-delà des différentes cultures représentées. C'est cette utopie politique de la traduction à laquelle il faut peut-être s'attarder. Si «une réconciliation à travers la traduction» est envisagée entre les communautés flamande et française en Belgique, si l'introduction de David Homel et Sherry Simon révèle que le sentiment de l'assistance envers les traducteurs étrangers était «*so far, yet so near*», on peut s'interroger et se demander si les intentions d'un tel colloque, quoique très profitables à la traduction et à sa théorie, ne sont pas insuffisamment pensées. En effet, la traduction, si elle présuppose un rêve prébabélien au nom de la littérature, doit tenter pourtant d'examiner cette force à l'œuvre en elle. La traduction a pour tâche de voir en elle une double contrainte perpétuelle : d'une part, un processus incessant vers une identité culturelle et linguistique forte, qui ferait signe à l'essence de la littérature, d'autre part, un travail sans relâche de désappropriation et de désagrégation partielle ou totale du langage original ou premier, qui lui aussi serait de l'ordre de la littérature, de l'écriture et de la lecture. La traduction ne peut et ne doit pas choisir entre ces deux mouvements qui la tiraillent.

CATHERINE MAVRIKAKIS

Notes

1. R. Melançon (1988) : *Mapping Literature*, Montréal, Véhicule Press, p. 21.
2. *Ibidem*, p. 23.
3. S. Yelin (1988) : *Mapping Literature*, Montréal, Véhicule Press, p. 25.
4. W. Benjamin (1971) : «La tâche du traducteur», in *Mythe et violence*, Paris, Denoël.

■ Kathy MEZEI (1988) : *Bibliographie de la critique des traductions littéraires anglaises et françaises au Canada*, *Cahiers de traductologie* 7, Presses universitaires d'Ottawa, Fédération canadienne des études humaines.

La parution d'une bibliographie de la production critique canadienne sur la traduction littéraire en anglais et en français de 1950 à 1986 marque l'émergence au Canada d'une pensée de la traduction et d'une distance théorique possible face au passage d'une langue officielle à l'autre. Kathy Mezei, traductrice pour le monde anglophone de l'œuvre d'Anne Hébert, s'intéresse depuis longtemps aux conséquences de l'apparition d'une réflexion critique sur la traduction au Canada. En fait, dès qu'il s'agit de dresser une liste des ouvrages parus sur ce problème, le domaine de la traduction se voit occuper un espace démesuré qui empiète de façon nécessaire sur le champ de disciplines davantage délimitées et reconnues, telles la littérature comparée, la politique, la linguistique, la communication ou la création littéraire. Dans son travail de recherche très minutieux,

Mezei parvient à dénicher l'article, le livre ou la revue qui ne présente pas de façon directe le problème de la traduction, mais qui touche à cette question de manière implicite. En ce sens, la présente bibliographie se donne comme le lieu de convergence et de rassemblement de textes qui portent sur la traduction, manifestement ou non. Elle permet de donner à la pensée de la traduction, perçue comme discipline mixte et bâtarde, un statut officiel et historique.

Or, à lire les commentaires de Mezei sur les ouvrages publiés sur la traduction littéraire, on doit constater que la théorie dans ce domaine reste encore à ses balbutiements. En effet beaucoup de textes semblent encore trop s'attacher aux lieux communs de l'impossibilité de l'acte de traduire, de l'«infidélité au ton», de l'accumulation de contresens sans proposer la création de modèles théoriques qui tiendraient compte des enjeux politiques, sociaux, contextuels et idéologiques de toute traduction. Ainsi le travail de Kathy Mezei nous invite non seulement à nous pencher sur la production critique de la traduction, mais aussi à nous interroger sur les conditions de possibilité de l'existence d'une telle bibliographie. Mezei propose un répertoire exhaustif des critiques sur la traduction dans les deux langues au Canada, mais aussi nous permet de croire que c'est l'anglais qui fait le pont réel entre les deux langues littéraires car le français ne s'intéresse guère à la production anglophone. C'est seulement à partir de 1950 que la traduction prend son essor au Canada, mais c'est surtout dans les années 60-70 que se remarque un véritable boum dans la sphère de la traduction. Or cette explosion de textes est liée à l'«irruption sur la scène littéraire québécoise» d'une littérature de revendication nationale et linguistique. C'est donc paradoxalement au moment même de la construction d'une langue française québécoise en littérature que s'institue dans le Canada anglophone le désir de traduire cette littérature émergente. Comme le fait remarquer Mezei, et sa bibliographie en témoigne largement, la littérature anglophone a été peu traduite au Québec, et la critique de la traduction au Canada, qu'elle soit anglophone ou francophone, est avant tout une réflexion sur le passage du français à l'anglais. Le français souvent se contente d'adapter l'anglais dans la littérature mais a beaucoup de réticence à le traduire hors d'une réappropriation mythique et politique, en proposant des modèles théoriques de pensée de la traduction qui permettraient à celle-ci de s'interroger sur ses présupposés.

Lorsque Kathy Mezei souligne l'apport des associations canadiennes à la parution de sa bibliographie et le développement de sociétés décidées à promouvoir la traduction littéraire, on peut se féliciter d'un tel intérêt qui contribuera à sortir encore davantage la réflexion sur la traduction du domaine restreint des remarques stylistiques. Mais on peut surtout déplorer le manque d'un travail francophone équivalent à celui fait en anglais et chargé de concevoir la traduction vers le français dans ses postulats spéculatifs, dans les modalités d'appropriation de l'anglais dans le monde francophone canadien. Le travail de Kathy Mezei, s'il se veut bilingue (l'introduction de la bibliographie est traduite en français, les annotations des textes respectent la langue d'origine de ceux-ci) reste un projet anglophone, ce qui est bien regrettable pour une réflexion globale sur la traduction en général et pour la langue française en particulier.

CATHERINE MAVRIKAKIS